

le substituer à *but*, à *fin*, à *intention*. Les médecins, de leur côté, ont escamoté les *symptômes* et les *signes avant-coureurs* au profit de *prodromes*, un vocable dont on peut bien dire qu'il n'en est guère de plus tonitruant.

L'emploi de ces termes scientifiques produit au moins une espèce de mirage : on fait croire que l'on pense. Mais il n'y a plus de mirage pour excuser l'abus, par ceux qui méconnaissent le mot propre, de deux autres langues. L'une qu'on a appelée la langue paresseuse, accumule les expressions *banales*. Elle ne connaît pas de meilleur éloge pour autrui que celui de lui attribuer *un beau talent* ; le goût critique, avec elle, va jusqu'à constater et affirmer qu'un drame, une œuvre d'art plastique ne *sont pas mal*<sup>1</sup>. L'autre idiome ne mérite qu'un nom, celui de *ridicule*. Il se caractérise par ce que l'on est convenu d'appeler les *grands mots*, entendez les mots imprécis, sonores, ronflants même. C'est la langue des orateurs de la Révolution qui invitaient les patriotes à *communier* au banquet de la *liberté*. Il faut lire là-dessus les pages du Père Longhaye dans sa *Théorie des Belles-Lettres*<sup>2</sup> ou encore les réflexions de Taine dans *l'Ancien Régime*<sup>3</sup>. A notre époque de raison *rationnante*, on ne parle plus guère de *nature* ni de *sen-*

<sup>1</sup> Abbé Vincent : *Théorie de la composition littéraire*, p. 205 (in-12, Poussielgue, Paris, 4e édit., 1904.)

<sup>2</sup> L. III (in-8, Retaux, Paris, 3e édit., 1903.)

<sup>3</sup> L. IV, c. III, art. 3.